

Liberté

LIBERTÉ  
ART & POLITIQUE

## L'être et le béant

Jacques Brault

Volume 26, numéro 6 (156), décembre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Brault, J. (1984). L'être et le béant. *Liberté*, 26(6), 95–102.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1984

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JACQUES BRAULT

## L'ÊTRE ET LE BÉANT

«Que la vie est moqueuse!» Ainsi songeais-je devant la *Melencolia* que Dürer grava en 1514. Le commentaire éclairé de Panofsky donne pourtant à voir tout autre chose: un penseur au comble de la perplexité (spectacle curieux) se désole devant un problème sans solution. Mais (il y a plus d'un «mais» en moi) l'arrière-plan supérieur gauche rayonne, et quand serait-ce du soleil noir de Nerval, je n'en démords pas: cette mélancolie-là est porteuse de belles et bonnes promesses. Lesquelles? C'est le hic, très chers.

Vous vous souvenez que naguère (c'est-à-dire «jadis») je fus accusé publiquement, et condamné pour méfait de mélancolie. Ah! comme je fus heureux en ces temps d'adversité! Souvenez-vous, j'insiste, vous me téléphoniez (aïe!), vous m'écriviez (enfin!), vous et quelques autres, rivalisant de formules complexes pour me signifier à la fois votre indignation et votre sollicitude. Certains allaient jusqu'à promettre à l'offenseur le supplice de Tantale (ou de Tantouse, au choix). Au début je m'étonnai de la violence et de l'affliction de mes supporters, je fus désarçonné d'entendre des propos considérables et inconsiderés, puis je me mis en frais de calmer à gauche, de consoler à droite, assurant partout que l'incident, loin de me déprimer, me comblait d'aise. On chuchota au masochisme; on insinua qu'un pareil coup publicitaire...;

bref, on se méprit sur mon attitude. Vous poussâtes alors, très chers, l'amitié à sa limite. Je reçus par la poste un gros dictionnaire de psychopathologie où un signet marquait, je le devinai tout de suite, certain mot commençant par la lettre M. Il n'est pas nécessaire de s'appeler Mélanie ou d'être natif de Mélanésie ou d'invoquer saint Mélas à tout propos pour être familier avec la tristesse qui résulte d'un excès de bile noire ou mélancolie. J'ai tout de même lu votre massive mise en garde. Le terme de l'ancienne médecine se définit, de nos jours, comme une « variété de maladie mentale consistant en un certain nombre d'idées fixes provoquant le découragement et la tristesse, ou la crainte et l'angoisse, ou, sous sa forme la plus grave, un véritable délire. » Vous me suggériez donc que j'avais été gravement insulté. Mais non, très chers, puisque le délire et moi, à certains moments, nous n'arrivons plus à nous distinguer l'un de l'autre. Et vraiment, si vous aviez glissé un second signet à *Neurasthénie*, histoire d'atténuer les effets malencontreux de l'affaire, vous m'auriez déçu; une simple névrose, autant dire le lot du commun! Pourquoi pas une foulure du cervelet? Revenons à l'affection qui faillit nous séparer. Votre dictionnaire ajoutait: «A noter toutefois que, dans le langage courant actuel, *mélancolie*, en un sens assez atténué, désigne une tristesse douce et parfois agréable, sans cause précise.» Je déplore «atténué», j'adore «sans cause précise», bien que des doctes, après Freud, se soient échinés à établir des relations de cause à effet. Mauvaises relations, pour la plupart, tortueuses comme une page de Lacan, ou tirées par les poils du nez de Diafoirus. J'admets cependant que les mélancoliques étiquetés ne tiennent pas la grande forme.

Un jour que j'allais, l'air sombre et somnolent, d'un pas passif mais non totalement inerte, et qu'entre l'atonie et la langueur je poussais au pire une agressivité qui n'attendait que cela pour se retourner contre moi, je reçus en plein buffet (monomanie de vieux meuble) un de ces coureurs à pied dont on dit

qu'ils font du jogging. L'étroitesse du trottoir ne convenant pas à ma largeur de pensée, il est clair que j'occupais une partie de l'espace vital dévolu à ce monsieur qui se prenait pour un écureuil. C'est la première idée que j'eus à la suite de mon souffle retrouvé. Nous engageâmes la conversation, lui se livrant à une espèce de shadow-boxing et se secouant pour deux.

— Vous me semblez mal en point (je traduis).

— Vraiment?

— Ça saute aux yeux (un saut de côté manque de lui faire perdre ses lunettes).

— Où allez-vous comme ça?

— Nulle part, Monsieur. Je cours. Ça chasse les humeurs néfastes (je traduis encore).

— Mais avec toutes ces voitures qui vous talonnent et vous écrasent presque les orteils, vous ne craignez pas d'aspirer plus que votre ration de CO<sub>2</sub>?

— Pantoute! On rince ça avec une bonne bière. Salut, faut que j'y donne la claque! (je ne traduis plus).

Et il partit dans la foulée d'un camion qui crachait comme un volcan. Cette rencontre agitée me redonna le goût de la marche paisible et pépère. Je ressassais doucement quelques *Rondeaux de Merencolie* de Charles d'Orléans. Un peu plus loin, j'aperçus une file ondulante de joggers, hommes et femmes se dandinant à croire qu'ils transportaient dans leur culotte une colonie de fourmis. Seigneur! c'était en image 20<sup>e</sup> siècle «la grande tristezza» de Dante, ou la «dérision infinie» de Jean-Paul, ou... mais je n'allais quand même pas me réciter le *René* de Chateaubriand. A tout prendre, je préférerais ma folie circulaire à cette bêtise trotteuse.

Non, je ne pratique pas ce culte des exercices corporels dont on attend monts et merveilles. On s'imagine qu'en levant les genoux on fera tomber sa bedaine. De toute façon, l'encombrement psychique dont nous souffrons tous appelle un autre traitement; on aura beau se dégingander tous azimuts, on ne chassera pas le deuil permanent de la mélancolie.

Certains y gagneront une foulure de la cheville, d'autres y perdront leur dentier. Bah! m'avoué-je, je prêche pour ma paroisse. Je complique à plaisir. Je flatte mon mal, et quand je le prête aux autres, ce n'est pas sans intérêt. Les êtres simples ne deviennent jamais mélancoliques. Ils ignorent la lourdeur de l'âme. Une autorité en la matière m'approuve: «Plus un homme est apte à prendre l'apparence pour l'essence, plus il sera sain, adapté, heureux» (O. Rank). Mais je n'abandonnerai pas aux psychiatres le plus douloureux peut-être de tous les phénomènes humains. Car il y a un nœud mortel de la connaissance mélancolique. Elle se donne accès à une vérité trop précoce. Elle finit par s'engloutir dans la faille de l'identification originare. La mélancolie existentielle succombe à la tentation d'appréhender directement le pourquoi de notre finitude, elle veut sans attendre fondre le moi dans son assurance et réduire la multiplicité à l'Un. Je jargonne, très chers, mais ces expressions déroutées de leur cours naturel, nous les rencontrons pour l'ordinaire quand elles s'affublent d'idéologies raisonnables. Si je me dénude (en esprit), je vois bien que je tourne autour des bords du vide.

Comme autrefois, lorsque, enfant, puis adolescent, je marchais par les rues glacées de notre faux printemps. J'allais, en temps de carême, à l'église où un vicaire hystérique et un chantre allongé sur un banc dans la pénombre disputaient un sprint aux «oremus» et aux «benedicat vos» avec ici et là des amen gutturaux qui me restaient fichés dans les oreilles. J'allais, en temps de vacances, au travail où des êtres peu compliqués brutalisaient sans le savoir ma timidité de cœur et de corps. Je ne savais pas feindre (pas encore), et je marchais ainsi, dans le petit matin, avec à la main mon sac à lunch, et aux yeux une grande béance de néant. Je n'ai pas oublié. Depuis, je n'ai pas envie de courir et je ne trouve aucun charme à la sueur qui vous pisse au bout du nez.

A l'exemple d'Orphée se retournant, j'entrevois ce dont procède le désir qui veut affronter sans délai

l'objet de son mal. C'est sans doute une faute, peut-être même une complaisance. Mais en bilieux qui se respecte, je me persuade que ce qui rassemble les humains, c'est moins la coïncidence des intérêts positifs que la communauté dans le manque. Voilà au moins une bonne chose qu'enseigne le commerce de la mélancolie. Celle-ci est ambiguë. Elle prodigue l'amertume et aiguise la clairvoyance. A force de se contrister devant un absolu impossible, on coule au fond d'une image narcissique, et c'est là, dans cette vase d'affliction, que l'on commence à connaître dans sa chair autant que dans son esprit la plasticité des investissements affectifs. Oui, on apprend l'art d'interpréter la mélodie des événements sur une gamme de nuances inépuisables et dont l'harmonie monte du centre ténébreux de l'angoisse. Je vous transcris, très chers, histoire de vous reposer la tête, un passage d'Alain qui évoque en toute justesse ce que je vous donne péniblement à entendre: «L'âme musicienne a conservé l'ancienne âme, l'étonnée qui, un doigt sur les lèvres, prête tous ses sens comme, à peine, nous prêtons l'oreille. Et cela est lourd à vivre, cette vie d'attention désordonnée, d'attention qui ne perd rien, ne néglige rien, ne classe rien, met tout ensemble, veut un chaos à chaque instant, et percevoir cela. On dit: souffrance; on dirait mieux: fatigue. Jamais le bon sommeil, et les gestes accoutumés; jamais ces sens distraits et abstraiteurs, qui ne voient que ce qui est utile, menace ou obstacle; toujours veiller à tout, comme un Dieu. De là l'apparence de la tristesse; une vie inquiète; une attention dispersée; une insomnie toujours tendue, jamais repliée; tendue dans tous les sens; la volonté de ne rien simplifier, de ne rien mutiler, de n'être jamais homme, de rester toujours enfant; de ne rien nommer, afin de tout dire; une admiration accablée de la vie, et le refus de s'y accoutumer.» C'est ainsi qu'on se laisse apprivoiser par la mélancolie et que presque à son insu s'accomplit le retournement, le saut qualitatif dans l'absurde. Et l'on s'étonne de faire le pari du sens. Oui, la vie est moqueuse; elle enchante le désenchanté.

Un soir d'hiver, à l'approche de Noël, je me suis mis en quête d'un sapin. La ville entière se débattait dans la gadoue. Je marchais, marchais, sans rien trouver. J'avais promis à une enfant du voisinage un arbre magique. Elle y croyait. Elle m'attendait. Parfois un jogger obstiné me croisait ou me dépassait dans une gerbe d'éclaboussures. Plus j'allais et plus je m'embouais. Les marathoniens continuaient à se disloquer et à m'assombrir. Loin de chez moi, dans une arrière-cour lugubre, j'aperçus un être hirsute qui devait filer un mauvais coton. C'était mon sapin. Je payai le prix fort. Je pris le chemin du retour en portant l'objet indistinct à la manière d'un parapluie. Je ne voyais guère devant moi. Je maugréais, traversant les rues dans un concert de klaxons et une mer de mélasse. Et j'allais, fonçant comme un bélier, parmi de basses imprécations. La petite fille guettait mon arrivée par la fenêtre. J'appuyai le sapin contre la porte. Et alors, je fus pris de consternation. Les branches raidies par le gel avaient au passage raflé un monde d'objets hétéroclites: sac à main, écharpe, pipe, chapeau, perruque d'homme, paquets aux emballages multicolores. Mon sapin de Noël eut un succès fou.

Quel humour insondable gît au cœur de la mélancolie? C'est ainsi que se manifeste le mystère de la proximité. On s'imaginait être loin du compte et du port, et voici que s'offre, par un rire qui ne pèse pas une plume, une clarté d'être, une plage de repos où l'on peut relâcher la pression de vivre en perpétuel souci. La prison intérieure s'ouvre, on plane, on est enlevé de sa lourdeur. Oui, ça valait la peine d'avoir tant de peine. Personne mieux qu'un mélancolique ne peut savourer aussi pleinement la délivrance et trouver dans une infinie détresse une infinie tendresse. Très chers, écoutez avec moi, tout contre moi, ce beau chant de notre ami Kierkegaard: «Si ce que dit le poète est vrai, *Bene vixit qui bene latuit*, j'ai bien vécu, car j'ai bien choisi mon coin. Il est sûr aussi que le monde et tout ce qu'il contient n'apparaît jamais plus beau que lorsqu'on le voit d'un coin et

qu'il faut le voir à la dérobée; il est sûr aussi que tout ce qui doit être entendu n'a nulle part une résonnance aussi agréable, aussi enchanteresse que lorsqu'on l'écoute depuis un coin, lorsqu'on doit l'écouter à la dérobée. Bien des fois j'ai cherché ce coin! Je le connaissais déjà, depuis longtemps déjà, mais c'est maintenant seulement que j'ai appris à ne pas avoir besoin de la nuit pour trouver le silence, car ici il y a toujours du silence, il fait toujours beau.» Je me berce de cet hymne de joie en mineur et tout atrabilaire que je sois, je m'abandonne ici, dans mon coin de campagne, à une plénitude dont je n'ignore pas qu'elle est sans cesse regagnée sur le vide intérieur.

Sortir de chez moi pour marcher à l'aventure, je le fais quotidiennement. Un après-midi d'avril je me suis rendu à pied au village. C'était un Vendredi Saint, et j'avais entendu comme une cloche, toute discrète entre les collines. Je pensais à ma mère morte abandonnée, je pensais que sa tombe demeurerait tout aussi abandonnée, je pensais mélancoliquement. Et ma route fut parsemée de surprises moqueuses. Les virages et les pentes assez raides où peinent et s'inquiètent les automobilistes m'offraient des perspectives inaperçues. Ici une roche argentée se cachait, encore frileuse, sous un bonnet de mousse; là un ruisseau comme un gamin se faufilait sous les clôtures; ailleurs une maison blanche se découpait sur fond bleu de ciel et jouait au nuage tandis qu'une corneille silencieuse au fin bout d'une épinette se proposait au soleil comme une énigme. J'avais l'impression que toutes ces choses de la nature et des humains me taquinaient sur mon peu de conséquence. Le souvenir de ma mère se modifiait et j'entrevois qu'elle aussi avait été, malgré tout, une ouvrière de beauté. En descendant la côte qui dévale en plein village, je vis venir à ma rencontre une adolescente lumineuse qui courait à bonne allure. Elle ne joggait pas, elle n'avait cure de son quotient humoral, elle me souriait (j'aime à le croire) et se libérait du sol sans effort. Je l'ai suivie longuement du regard, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans une béance de lumière. Alors j'ai con



tinué mon chemin en rendant grâce à ma mélancolie native de me ménager, au détour de la tristesse, tant de bonheur.